

Introduction

Pour les empires comme pour les littératures, l'Orient est aujourd'hui appelé à jouer un rôle dans l'Occident. Tout le continent penche à l'Orient. Nous verrons de grandes choses.

Victor Hugo, *Les Orientales*, « Préface », 1829

Orient et Occident

Ce qu'on appelle l'Occident est une aire de géographie humaine définie par des éléments communs de culture. Dans cet héritage culturel, on peut reconnaître les « humanités », ou l'intégration d'éléments philosophiques et d'habitudes de pensée issus de l'Antiquité gréco-latine, remis en vigueur et renouvelés, après diverses « Renaissances » par leur intégration à la pensée moderne. On peut y voir ensuite, à l'évidence, le rôle tenu par la civilisation issue du christianisme, lui-même partiellement dérivé du judaïsme et amalgamé à l'héritage philosophique antique et aux pratiques, culturelles et politiques, païennes. Enfin l'apport des derniers siècles marque l'importance de la culture scientifique et de ses applications technologiques, avec des modes de pensée et des conduites afférentes, qui constituent ce qu'on appelle la « modernité ».

Cette aire culturelle recouvre géographiquement à peu près l'Europe jusqu'aux frontières orientales définies par celles de l'ancien empire russe et de l'ancien empire ottoman, dont la participation à cette aire reste controversée, en tout cas partielle pour le premier, et généralement réservée, et souvent récusée, pour le second. Elle comporte également l'Amérique du Nord, dans la partie issue de la colonisation européenne jusqu'aux frontières du Mexique. L'Amérique dite « latine », issue d'un mélange de culture importée d'Europe et d'éléments indigènes, ne porte en elle qu'une partie de l'héritage occidental. L'apport de l'histoire précolombienne et des civilisations amérindiennes lui donne une originalité qui permet de distinguer cet ensemble du bloc occidental proprement dit. On peut en

revanche y ajouter quelques autres territoires épars issus de la colonisation (Australie, Nouvelle-Zélande, certaines îles du Pacifique).

Ce qu'en Occident on appelle l'Orient est une notion mal circonscrite. Géographiquement c'est tout ce qui se trouve à l'est de la frontière orientale de l'Europe telle que nous l'avons définie. L'extension considérable du terme entraîne des divisions. Dans ce cas, on distingue l'Extrême-Orient, désignant les territoires les plus orientaux du continent eurasiatique (Chine, Japon, péninsule indochinoise, avec quelquefois la Thaïlande) et Proche-Orient (des bords de la Méditerranée orientale et méridionale jusqu'au bas du plateau iranien, à l'est, en incluant au sud l'Arabie et l'Égypte). On inclut également dans un Orient, plus culturel que géographique, le nord de l'Afrique, en comprenant, à partir de l'Égypte, la Libye et le Maghreb. L'Iran (la Perse d'autrefois), l'Inde, et l'Asie du sud-est (Birmanie, Indonésie, Malaisie) considérés comme orientaux, ne sont guère autrement déterminés que par leurs noms génériques.

Cette diversité, tendant au disparate, fait que l'Orient, conçu en Occident comme appellation culturelle et esthétique, est un bric-à-brac comportant japonaiseries, chinoiseries, et autres siamoiseries, turqueries, damasquinerie, curiosités « persanes » et arabesques, égyptomanie et maroquineries mêlées, dans un fourre-tout général, dont les traits communs sont l'exotisme, avec ses effets de dépaysement, et la richesse, autre forme d'exotisme, avec trésors, pierreries, vêtements luxueux et autres contenus de la caverne d'Ali-Baba, pour créer l'admiration, l'insolite et l'envoûtant. Toutefois l'orientalisme lié à la civilisation islamique, considérée généralement comme la plus « authentiquement orientale », a un caractère spécifique, et ses figures propres : constructions à arcs outrepassés, mosquées à coupôles ou à minarets, harems et bains turcs, fumées de haschich et de narguilés, parfums et délices, turbans et djellabas, désert et caravanes de bédouins, sophistication et barbarie. C'est cet étal de merveilles qu'on pourra appeler, selon le jugement qu'on porte sur lui, soit « Orient de bazar », soit « mer de poésie », comme le dit Victor Hugo dans la Préface des *Orientales*, ou encore « acte inoubliable d'une noire féerie », selon Pierre Loti, dans *Fantôme d'Orient*. Mais c'est là de la littérature ou de la rêverie pour satisfaire les désirs fallacieux de voyageurs en quête d'horizons chimériques.

De l'islam à l'Islam

L'« islam » est un terme, commun à l'Orient et à l'Occident, utilisé en principe pour désigner une religion, dont les caractéristiques sont bien

déterminées, et la nature et l'histoire suffisamment connues pour ne pas prêter à trop d'erreurs ou d'affabulations. L'origine de l'islam se situe en Arabie. Il s'agit donc d'un phénomène oriental, au vu des Occidentaux. Le mot « islam », arabe, vient d'une racine consonantique SLM qui a permis de forger des mots signifiant soit la « soumission » ou plus exactement, dans une perspective plus moderne et libérale, l'« adhésion » ou la « conformation » à une doctrine (comme iSLâM, ou muSLiM, musulman), soit la bienvenue et la paix (SaLâM, paix, *Salam alikoum*, paix sur vous, bonjour). La langue arabe, qui appartient au groupe des langues sémitiques (hébreu, araméen, et quelques autres parlés du Proche-Orient) procède, pour la formation des réseaux sémantiques, à partir d'un radical de trois consonnes, auxquelles s'ajoutent des voyelles, très labiles, et des préfixes et suffixes. Ainsi la racine KTB, qui renvoie à l'écriture ou à l'instruction, donne KâTiB (l'orateur chargé du prêche) KouTouBia (lieu où se trouvent des livres ou des personnes instruites), meKTouB (« c'est écrit »), KaTiBa (circonscription cartographiée), etc.

On a pris l'habitude de distinguer l'islam, qui désigne la religion, et l'Islam (avec une majuscule) qui désigne la communauté de croyants qui adhèrent à cette religion (comme on disait autrefois la Chrétienté, avec une majuscule, pour désigner les croyants adeptes du christianisme, avec une minuscule). On appelle par extension Islam la civilisation liée à cette religion, une civilisation productrice d'œuvres d'art et de pensée, très brillante pendant notre période médiévale, avec laquelle l'Occident, développant à son tour une civilisation chrétienne aussi brillante, a eu des contacts parfois fructueux, souvent conflictuels.

La religion islamique a été fondée par un « Prophète » arabe, Muhammad ou Mohammed, connu en Occident sous le nom de Mahomet. Celui-ci, né à La Mecque vers 570 d'une famille de commerçants, devenu orphelin, pris en charge par un oncle, exerce le métier de conducteur de caravanes, jusqu'à son mariage avec une riche veuve, Kadidja, qui était à la tête d'une entreprise de transports. Vers 610, Mahomet croit recevoir des messages venus du Ciel. L'ensemble de ces messages, qui dureront jusqu'à sa mort en 632, constitue le *Coran*. Le *Coran* (mot en rapport avec une racine qui veut dire « lire, réciter ») contient l'ensemble de la révélation, croyances et règles auxquelles doit adhérer le croyant pour entrer dans la communauté (l'*Umma*) des Musulmans. Au *Coran*, très tôt mis par écrit, se sont ajoutés plus tard d'autres textes (*hadiths*, *sîra*), n'ayant pas forcément un caractère normatif, valant pour compléments d'information ou commentaires.

Mahomet convainc d'abord ses proches; puis le groupe de ses affidés s'élargit, mais il n'arrive pas à se faire entendre des principaux notables de La Mecque. Après divers essais de reconnaissance au succès mêlé, il s'enfuit de la ville avec des partisans et se réfugie à Yathrib, ville située un peu au nord, qui sera appelée Médine (*Medîna*, la Ville), où il est accueilli plus favorablement. La date de cet événement, correspondant au 16 juillet 622 du calendrier chrétien, appelé l'*Hégire* (« l'Émigration ») est considérée comme le début d'une nouvelle ère. À partir de Médine, Mahomet, devenu chef de guerre, lutte avec ses compagnons pour la conquête de La Mecque, tout en continuant à recevoir des messages célestes, d'inspiration nettement plus concrète, juridiques ou législatifs. Après quelques batailles aux issues diverses, il finit par entrer dans la ville en triomphateur. À sa mort, en 632, l'Arabie (à l'exception de quelques tribus nomades, et de quelques régions périphériques) s'est ralliée à la cause de Mahomet.

La religion fondée par Mahomet veut se situer dans la continuité prophétique des deux religions monothéistes, celle des Juifs et des Chrétiens. Le dieu de Mahomet, Allah, (le « Dieu » par excellence, issu du nom d'un dieu local antérieur à l'islam, mais au pouvoir étendu jusqu'à être le dieu unique d'un monothéisme sans compromis) est le même que celui des Juifs et celui des Chrétiens. Mahomet situe sa place dans un développement historique de la prophétie, qui inclut Adam, Abraham, Moïse, David et Jésus. Mais il affirme, contre les Chrétiens qui ont adopté La Trinité, l'unicité de ce dieu, et contre les Juifs, l'ouverture à tous de sa révélation. Outre cette reconnaissance du dieu unique, qui constitue l'acte de foi fondamental du croyant, le *Coran* propose une pratique liée à des actes définis et codifiés (prière, aumône, jeûne, pèlerinage). Il s'agit donc d'une religion monothéiste, dans la lignée de la révélation prophétique retenue par les Juifs et les Chrétiens, appelés les « gens du Livre », ramenée à une croyance épurée, et à des pratiques définies et réalisables, sans recherche d'excès ou de complications. Cette simplicité de compréhension et cette facilité de pratique ont été les principaux éléments de sa force.

Le Livre et l'Épée

La religion fondée par Mahomet n'est pas séparable d'une organisation politique et sociale. Les successeurs du Prophète, appelés les « califes » sont à la fois garants de la maintenance et de l'expansion de la religion et chefs politiques chargés des affaires militaires et de l'institution d'un ordre civil. L'expansion de l'islam est en même temps une conquête et une œuvre de mission. La conquête

s'effectue par les armes, à la manière dont les peuples nomades du V^e siècle avaient autrefois investi l'Europe, par la menace de leur puissance armée et par l'obtention, volontaire ou contrainte, des richesses des sédentaires. La colonisation s'opère par l'adoption du lien religieux et par l'organisation hiérarchisée des provinces conquises. Les populations qui refusent l'islamisation doivent s'acquitter d'un droit afférant à la liberté de pratiquer leur religion antérieure, et renoncer aux charges civiles. L'expansion de l'islam est foudroyante. Elle est seulement stoppée à la fin du premier tiers du VIII^e siècle. Les territoires islamisés vont alors des plateaux d'Asie centrale jusqu'au-delà des Pyrénées, en totale continuité grâce aux territoires septentrionaux de l'Afrique, qui ont été également conquis et, sans difficulté majeure, islamisés.

C'est dans cette vaste étendue de terre que va se développer une civilisation, l'Islam, émergeant à l'intérieur d'un bloc, la « communauté islamique » ou *Umma*, qui s'oppose, tout au long du Moyen Âge, à l'autre bloc situé en Europe, zone d'émergence de la civilisation occidentale, appelé « la Chrétienté ». Les deux blocs connaissent des périodes de coexistence fondées sur un équilibre de terreur, où personne n'ose prendre l'initiative d'un déclenchement de conflits, et des périodes belliqueuses alternées. Après l'expansion arabe du VII^e siècle, une réaction de l'Occident chrétien s'opère à la fin du XI^e siècle qui déclenche une série de « Croisades » vers l'Orient, puis, au XV^e siècle, met un terme final à la reconquête des territoires ibériques acquis à l'Islam. En même temps que l'Islam reculait dans sa partie occidentale, il se renforçait en Orient, sous la pression des Turcs islamisés. Cette poussée triomphe avec la destruction de l'empire romain d'Orient, la prise de Constantinople en 1453. L'incursion turque en Europe centrale se poursuit jusqu'au XVII^e siècle. La réaction occidentale se fera par une réplique militaire (bataille de Lépante, en Méditerranée, et arrêt des Turcs, en Europe centrale, sous les remparts de Vienne), mais aussi avec lenteur, pour une reprise progressive des territoires islamisés, par le biais de la colonisation du XIX^e et du XX^e siècle, jusqu'au dépeçage de l'empire ottoman en 1919. La réaction actuelle des pays islamisés s'effectue dans le cadre général, mais déjà lointain historiquement, de la « décolonisation », dont les mouvements islamistes violemment anti-occidentaux actuels constituent des séquelles et une inversion non dépourvue d'esprit de revanche.

Des origines historiques à l'état actuel du monde musulman

Une doctrine aussi nettement et clairement élaborée au départ aurait dû en principe éviter les divisions, les dissensions et les ruptures, qui sont le lot de toute évolution historique. C'était d'ailleurs un souci évident de

Mahomet d'échapper aux divisions sur la révélation qu'il voyait chez les Chrétiens orientaux, partagés, par des questions doctrinales, entre nestoriens, monophysites, ariens, nicéens, etc. De là vient son souci d'établir, pour éviter les questions qui divisent le christianisme, pourtant vieux de six siècles, un plan clair et définitif de la religion, dès le départ, de manière à la mettre immédiatement en état de fonctionner. C'est un fait que, sur le plan doctrinal, après treize siècles d'exercice, l'islam présente une façade sans lézarde importante (nous traiterons, chemin faisant, de ces quelques dissensions, dont la principale s'opéra dès la fin du VII^e siècle). Des divisions vont naître, au fil de l'histoire, pour des questions, qui ne sont pas au premier chef d'ordre théologique, mais de légitimité successorale et plus tard, d'attitude interprétative face au contenu du Livre révélé.

À la mort de Mahomet, aucun successeur n'avait été clairement désigné, ni parmi les membres de sa famille ni parmi les proches compagnons (les dissidents chiites contesteront plus tard cette affirmation, mais ne seront suivis que par une minorité). Ce sont des compagnons de combat qui vont être les premiers califes : Abû Bakr (qui est aussi le père de son épouse Aïcha), puis Omar et Othmân. Le califat d'Ali, le plus proche parent du prophète, à la fois cousin et époux de sa fille Fatima, ne prend place qu'en 656 et est diversement apprécié. Ali est assassiné en 661, et remplacé à nouveau par un successeur sans parenté proche avec Mahomet. C'est là l'origine de la première grande scission, entre « Sunnites », ou partisans de la tradition (*sunna*) qui s'est établie dans la ligne successorale, et « Chiites » (de *shîa*, secte) partisans d'une succession dynastique par parenté avec le Prophète. Les Chiites vont se battre pour établir à la tête de l'Islam les enfants d'Ali. Ce sera un échec. Le chiisme, au cours de son histoire, a élaboré une mythologie particulière, caractérisée par le rattachement à l'« imamat », qui le détache du « califat ». Il a connu à son tour des séparations sectaires multiples (notamment Ismaéliens ou Druzes) pour des questions généralement politiques. Le chiisme recouvre les territoires de l'Iran, de la basse Mésopotamie, avec quelques autres éléments épars au Liban et dans la diaspora. Il constitue aujourd'hui, en nombre de fidèles, environ un huitième du monde musulman. Mais, dans le cours de l'histoire, des affrontements ont parfois été longs et violents, comme au temps des Fatimides d'Égypte. Une troisième tendance, appelée le « kharidjisme » s'est également formée, à la fin du VII^e siècle, autour des questions de succession : l'objectif de ses adeptes était, au départ, de choisir le calife sur le seul critère de ses mérites. Le kharidjisme, devenu un puritanisme de l'islam, a gardé aujourd'hui une place restreinte, notamment dans le M'zab (dans l'Algérie saharienne).

Les autres options qui ont vu le jour se sont fondées sur les problèmes d'interprétation du texte et du rôle à donner au *Coran*. Le Livre de la révélation est essentiellement un livre de la Loi, comme le fut la *Torah* chez les Juifs, qui produisit les écoles sadducéenne et pharisienne, adeptes de la lettre et de l'observance stricte de la loi. L'enseignement de Jésus, puis du christianisme fut une recherche de dépassement circonstanciel et raisonné de la Loi suivant les exigences de l'Amour. L'équivalent de cette exigence se trouve dans l'islam, donnant naissance à un courant que l'on pourrait appeler « une mystique islamique ». Il s'agit du « soufisme ». Les « soufis » pensent qu'il est possible d'avoir un contact fusionnel avec Dieu, qui aille au-delà de la simple obéissance à sa Loi. Ce courant traverse les pays et les siècles. Généralement mal reçu, en raison de sa relativisation du rôle de la loi et de ses tendances irrationnelles, considéré comme une révélation « personnelle » qui peut entrer en conflit avec la loi collective, il a été combattu par les courants officiels, mais a persévéré parce qu'il correspond à un besoin essentiel, celui d'une communication, d'ordre individuel, extra et supra-linguistique, qu'on peut prendre, selon le point de vue, comme une utopie engendrée par le désir d'absolu, ou comme une forme hyperbolisée de l'Amour fusionnel. C'est ce qu'on appelle dans toutes les religions une attitude mystique, généralement mal vue des institutions établies.

Un autre clivage s'est manifesté, qui porte sur l'interprétation à donner de la langue du *Coran*. Première attitude : dans le Livre, c'est Dieu qui parle. La volonté de Dieu se manifeste donc de manière parfaitement adéquate dans la langue qu'il a lui-même choisie pour se faire entendre. C'est une position que l'on peut appeler « fondamentaliste » ou « intégriste ». Deuxième attitude : la langue de Dieu est la langue de l'Absolu, et ne peut en aucune manière s'inscrire parfaitement dans une langue humaine. Par conséquent le texte du *Coran* est une adaptation de la langue de Dieu, ineffable, à une langue humaine qui permet de la mettre au niveau de la compréhension humaine. L'écart entre ces deux étagements du langage ouvre un espace à l'interprétation. C'est une attitude dite libérale, présente dans le mouvement appelé le « mutazilisme », qui a été officialisé à partir du IX^e siècle, sous le calife abbasside Al-Mamoun. Cet élargissement a permis le développement de la connaissance appliquée aux choses de la nature et au raisonnement philosophique. C'est lui qui a fait atteindre son apogée à la civilisation médiévale de l'Islam. Le mouvement « fondamentaliste » a été lui aussi toujours présent : il a été illustré par Ibn Hanbal (IX^e siècle) et le « hanbalisme », Ibn Taymyya (XIII^e-XIV^e siècles) et Abd el Wahab (XVIII^e siècle) et le « wahabisme » qui s'est installé en Arabie. Aujourd'hui

les courants intégristes sont à nouveau très actifs, avec un renchérissement qui se manifeste en Iran, dans le régime théocratique des ayatollah, et dans les diverses formes de « salafisme », qui prônent l'extension de la « charia », ou de la loi civile et pénale littéralement appliquée.

On attribue souvent en Occident le déclin de la civilisation islamique à cette forme de repli sur les rites et les formes. On explique sa violence par sa faiblesse, et on prédit que cette attitude stérile ne peut qu'engendrer, malgré quelques actions spectaculaires, un échec à long terme. Cette explication est trop simple et loin d'être prouvée. En fait la question est beaucoup plus complexe. On ne peut négliger en effet les problèmes plus généraux, d'ordre psychologique et sociologique, de raidissement et de ressentiment, qui font que des intellectuels musulmans se sentant méprisés et les populations envahies par des forces ou des habitudes étrangères se sentant opprimées, cherchent à se reconstruire, par des moyens plus ou moins adaptés, une identité glorieuse. On doit tenir compte également des imbrications politiques et du rôle économique mondial joué par les pays détenteurs de pétrole, qui placent les phénomènes locaux d'exploitation et éventuellement d'affrontement sur l'échiquier mondial. La complexité des phénomènes fait que les raisons religieuses ou culturelles invoquées ne sont qu'une partie visible, ou rendue spectaculairement visible pour devenir un instrument qui se veut opératoire, de raisons beaucoup plus larges et moins avouables.

Panorama de l'Orient islamique d'aujourd'hui

L'islam, en tant que religion, compte aujourd'hui plus d'un milliard d'adeptes, ce qui la place numériquement, après le christianisme, au deuxième rang des religions du monde. Son territoire d'influence s'est accru par rapport à celui qui a suivi l'expansion arabe du VII^e siècle. L'élargissement de la zone d'influence a, par la suite, continué et s'est opéré en plusieurs vagues, au XI^e et au XIV^e siècle. Généralement lente et pacifique, elle a suivi trois directions. La plus visible est vers l'Asie, avec le passage à l'islam des populations d'Asie centrale, dont les Turcs, jusqu'aux territoires occidentaux de la Chine, et vers l'Asie du sud-est avec l'islamisation de l'Afghanistan, d'une partie de l'Inde, et des îles et presque îles malaises et indonésiennes. Vers l'Afrique, l'islam s'est répandu dans le sud-est du continent et chez les populations sud-sahariennes, où la percée se poursuit avec parfois des affrontements entre tribus du nord, islamisées, et du sud, christianisées. Enfin, un mouvement intense de

populations, à partir du XX^e siècle, pour des raisons d'ordre économique, a fait augmenter le pourcentage de Musulmans dans les pays d'Occident, particulièrement en Europe, et dans une moindre mesure en Amérique du Nord (Canada et États-Unis).

Le niveau de développement économique de cet ensemble est assez divers, mais d'une manière générale résulte, sur le plan économique, de l'exploitation des matières premières issues du sol, essentiellement du pétrole. On voit donc déjà se dessiner une différence entre les pays producteurs de la matière énergétique, dont les acheteurs principaux ont été les Occidentaux (relayés depuis peu par les « États émergents », comme l'Inde et la Chine), et les autres qui restent en état de sous-développement ou doivent faire vivre leur économie par d'autres moyens. La retombée économique de ces richesses exploitées par des compagnies étrangères qui traitent directement avec les propriétaires, émirs et grands féodaux, se fait d'une manière apparemment assez peu équitable. À la politique de collaboration, volontaire ou contrainte, avec les compagnies occidentales qui fut longtemps celle des élites locales, s'oppose une prise de conscience de délaissement et de frustration de la part des couches populaires. Les États se sont alors efforcés de se mêler plus directement de ces rapports, soit par une politique pragmatique d'acquisition des richesses, soit en s'appuyant sur la réaction de rejet populaire de l'étranger. Actuellement la diversité des situations et la fluidité des rapports sont telles qu'il est difficile d'établir un bilan général. Disons qu'il existe dans ces pays une animosité de fond à l'égard de l'Occident, tempérée dans des pays dits d'« islam modéré » pour des raisons d'intérêt économique.

Une autre constatation, d'ordre politique, au regard des Occidentaux, vivant généralement, après quelques tumultes du siècle dernier, sous des régimes de nature élective et démocratique, est l'importance, dans l'ensemble de ces pays, de régimes autoritaires, issus généralement de coups d'état militaires, y compris dans des pays dont la démocratie est un effet de façade à fonctionnement plus ou moins dévoyé, comme en Algérie, Tunisie, Égypte, Afghanistan ou Pakistan. La religion doit-elle être mise en cause dans cet état de fait ? Il s'agit plutôt de l'organisation sociale codifiée et hiérarchisée issue de l'archaïque ordre tribal des peuples nomades, qui se perpétue parce qu'il favorise un intérêt particulier qui s'est imposé par la force, et ne peut que difficilement être remis en cause, en raison de son appui sur la force armée, même lorsqu'il n'a plus de raison d'exister (on l'a vu récemment à propos de l'Irak ou de l'Afghanistan). Une autre constatation navrante de la part des pays occidentaux réside dans la « barbarie »

de coutumes sanglantes, notamment dans les velléités génocidaires qui ont entraîné des massacres massifs, ou dans les exécutions publiques de condamnés utilisant un code archaïque aux yeux des pays occidentaux, adeptes des « Droits de l'Homme ». La principale cause de cette complaisance dans la violence et l'horreur spectaculaire réside sans doute dans un état d'histoire riche en actes belliqueux et sanglants, et fondé sur la loi arbitraire de la volonté du chef. Mais la religion, lorsqu'elle est comprise dans son sens le plus littéral d'application des textes, hors de toute référence historique, ayant valeur de commandement absolu, joue un rôle de justificatif qui fait disparaître tout scrupule moral à l'égard de la dignité et de la vie des autres. C'est ici qu'on s'aperçoit, du moins avec un regard d'Occidental imbu de principes soucieux de préserver les droits de la vie et de l'honneur des autres (dont il faut bien reconnaître que leur application laisse souvent à désirer), que la religion de l'Islam comporte une lacune. Elle met en avant la justice, grande cause, et le respect de la loi, honorable position. Mais la justice et ses lois ne peuvent combler ce manque, qui est celui de la « charité », de l'amour à l'égard des choses et des êtres existants, par le seul fait qu'ils existent. L'Islam est une religion de la foi et de la loi. Le christianisme a été une religion de la foi, de la loi, mais surtout du respect de la personne, comme l'écrit Frédéric Lenoir. Si la foi et la loi chrétiennes sont aujourd'hui par beaucoup contestées ou abandonnées, il reste de cet héritage le respect de la personne, toujours bien vivant, dont la valeur universelle s'inscrit dans un « humanisme » qui dépasse les croyances religieuses particulières pour étendre son application à l'ensemble de l'humanité. Le fait que certains pays musulmans, parmi les plus autoritaires et les plus rétrogrades, ne veulent pas y adhérer, en arguant de leurs principes religieux, montre bien qu'il y a dans cette religion, ainsi utilisée, une lacune qui ne peut être comblée que par un supplément humaniste, présent dans le *Coran*, mais stratégiquement ou inconsciemment occulté ou raturé par le culte de la littéralité ou l'indigence intellectuelle à se dépasser soi-même en maintenant son esprit en éveil.

Bibliographie

Ouvrages généraux

- Bellenger Gerhard J., *Encyclopédie des religions*, trad. franç., Paris, « La Pochothèque », 2001.
- Chaîne Joseph et Grousset René, *Littérature religieuse*, Paris, Armand Colin, 1949.
- Eliade Mircea, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Paris, Payot, 1983, 3 vol. (notamment, vol. III, chap. XXXIII et XXV).
- Eliade Mircea et Couliano Ioan P., *Dictionnaire des religions*, Paris, Plon, 1990, coll. « Agora-Pocket ».
- , *Encyclopédie des religions*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2002.
- Puech Henri-Charles (sous la dir. de), *Histoire des religions*, Paris, Gallimard, 1972, coll. « Pléiade », 3 vol. (nouvelle édition, coll. « Folio-essais », notamment vol II, 1999, p. 646-694).
- , *Les Trois monothéismes*, *Le Monde des religions*, Hors/série n° 2, janvier 2004.

Ouvrages consacrés spécifiquement à l'islam

- Amir-Moezzi Mohammed Ali (sous la dir. de), *Dictionnaire du Coran*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2007.
- Cahen Claude, *L'Islam (des origines au début de l'Empire ottoman)*, Paris, Hachette, 1995.
- Chebel Malek, *Dictionnaire encyclopédique du Coran*, Paris, Fayard, 2009.
- Coran (Le)*, traduction d'A. de Biberstein Kasimirski (il s'agit de la première traduction française vraiment fiable, publiée en 1840, maintes fois rééditée), Paris, Garnier-Flammarion, 1970.
- Coran (Le)*, essai de traduction de Jacques Berque, Paris, Albin Michel, 1995 (nouvelle édition, coll. « Spiritualités vivantes », 2002).
- Daniel Norman, *Islam and the West*, Edinburgh, Ed. University Press, 1960; trad. franç. par Alain Spiess, *Islam et Occident*, Paris, Cerf, 1993.
- Delcambre Anne-Marie, *Mahomet*, Paris, Desclée de Brouwer, 2008.
- Dermenghem Émile, *Mahomet et la tradition islamique*, Paris, Seuil, coll. « Maîtres spirituels », 1955.
- Lewis Bernard (sous la dir. de), *L'islam d'hier à aujourd'hui*, Paris, Payot, 1994.

——, *L'Islam*, Paris, Gallimard, 2005.

Meddeb Abdelwahab, *La maladie de l'islam*, Paris, Seuil, 2002.

Merad Ali, *L'islam contemporain*, Paris, PUF, coll. « Que Sais-Je? », 2007.

Mervin Sabrina, *Histoire de l'islam. Fondements et doctrine*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2010.

Sourdel Janine et Dominique, *Dictionnaire historique de l'islam*, Paris, PUF, coll. « Quadriges-Dico-Poche », 2004.

Autres ouvrages occasionnellement cités

Hugo Victor, *Les Orientales*, 1829, nouvelle édition, Paris, Gallimard, coll. « Le Livre de Poche classique », 1964.

Lenoir Frédéric, *Comment Jésus est devenu Dieu*, Paris, Fayard, 2010.

Loti Pierre, *Fantôme d'Orient*, 1891, nouvelle édition, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1991.